

L'Abaille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS HER PUBLISHING CO. LIMITED.

OFFICE: 322 rue de Chartres. Entre Canal et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

OFFICE LES FRUITES ANCIENS DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC. QUI SE HOLDENT AU PALAIS BRIDGE DE LA CROIX LA LIGNE, VOIE UN ACTE PAGE.

A l'Exposition de Jamestown.

C'est lundi qu'a eu lieu l'ouverture réelle de l'Exposition de Jamestown qui marque le troisième centenaire du débarquement des premiers colons anglais sur le sol de l'Amérique du Nord.

L'exposition est presque complétée; il ne reste que les dernières retouches à donner, et la fête a eu ainsi un éclat que ne pouvait avoir la première.

Comme l'ouverture officielle, le président Roosevelt l'a honorée de sa présence. Il a, comme en avril, passé en revue les navires de guerre des puissances étrangères et les bâtiments de la puissante flotte américaine de l'Atlantique, et après avoir visité l'exposition et surtout le pavillon de la Géorgie, pavillon qui représente la maison où est née sa mère, il a prononcé un grand discours dans lequel il a traité, discuté toutes les questions à l'ordre du jour de la nation.

Ces questions dont s'occupe on va s'occuper l'opinion publique, M. Roosevelt les a traitées et discutées avec cette clarté, cette netteté et cette franchise qui les caractérisent. On peut ne pas partager toutes ses vues, mais il n'en est pas moins certain qu'il a dit d'excellentes choses et que son discours renferme de précieux enseignements.

Ce qu'il a dit au sujet du Sud nous intéresse particulièrement, et il n'est que juste de constater qu'il a parlé de cette partie de l'Union Américaine en homme qui en a suivi attentivement les progrès, qui en connaît les ressources et les besoins, qui l'aime à l'égal de toutes les autres et est convaincu qu'elle continuera à s'avancer à grand pas dans la voie du succès.

"Dans le dernier quart de siècle, a-t-il dit, notre nation a fait des progrès matériels étonnants, et dans aucune autre partie du pays ces progrès n'ont été plus dignes d'attention que dans le Sud. Pendant que son agriculture se développait plus vite que jamais auparavant, ses industries manufacturières prenaient un nouvel essor.

"A vrai dire, il y a eu du progrès dans toutes les branches. Le Sud est le pays par excellence pour les immigrants du meilleur type, et j'espère voir des lignes de vapeurs pour leur transport établies dans des ports comme

Savannah et Charleston, comme l'espère voir des ports comme la Nouvelle-Orléans reliés par des lignes de vapeurs avec le continent de l'Amérique du Sud."

Ainsi, M. Roosevelt qui se plaît à reconnaître les immenses progrès que le Sud a faits, lui indique en même temps un des moyens qui, dans son opinion, doit contribuer à son développement futur. Certes, nos hommes d'Etat, nos négociants, nos industriels, tous nos citoyens en un mot, connaissent ce moyen et ils vont en user avec long-temps, mais il n'en est pas moins heureux que leurs efforts soient appréciés comme ils le méritent et qu'ils puissent compter sur l'encouragement et l'appui du gouvernement et du pays.

Curieuse Anecdote.

M. Auguste Renard publie dans le "Matin" une curieuse anecdote qui est, paraît-il, bien connue dans les pays scandinaves:

En 1890, la corvette danoise le "Heimdal" faisait une croisière dans la Méditerranée; la classe supérieure de l'école navale était à bord. Sur le pont, deux jeunes gens, l'un grand et svelte—le prince Carl—l'autre, son camarade et ami d'enfance, Herbedred, trapu et large des épaules, regardaient vers la côte, désireux d'y aborder.

—C'est-tu, demanda celui-ci, que nous allons mouiller à Malaga?

—Mais, répondit le prince, je ne suis pas mieux renseigné que toi là-dessus; tu connais sur ce point la sévérité de mon grand-père; il a expressément ordonné que je sois traité comme tous mes camarades.

Le lendemain, le "Heimdal" entra dans le port de Malaga. Permission fut accordée aux élèves de descendre à terre. S'adressant au maître d'équipage, Herbedred lui demanda: —Vous qui connaissez toutes les villes de la Méditerranée, qu'y a-t-il à voir, de préférence à Malaga?

—Beaucoup de choses, mais surtout la belle devineresse Dolores de Isla, qui tient un café de la rue del Carmen. Le soir, tous les futurs officiers de la marine danoise étaient au café de la rue del Carmen, attirés devant une bouteille de Pedro Ximénez.

Curieux, naturellement, de se faire tirer son horoscope, le prince, qui rien d'ailleurs ne distinguait de ses camarades, interpella la matresse de maison: —Voudriez-vous, madame, me dire la bonne aventure?

—Volontiers.

Lachromotisme plongea son regard dans les lignes de la main, resta un moment attentive, puis tout à coup, reculant de quelques pas, regarda le jeune homme en face et interrogea, la voix altérée: —Mais, qu'êtes-vous donc, jeune monsieur?

—Comme tous mes camarades: élève de la marine danoise.

—Faites voir encore. Me suis-je trompée? Ai-je mal vu? Venez, me suivre dans ce coin, sous la lumière de la lampe.

—Et pourquoi? demanda le prince, légèrement ironique. Avec cette lampe, y verrez-vous plus clair dans les ténèbres de l'avenir? En tout cas, qui vous empêche de faire tout de suite et tout haut vos révélations?

—J'y vois clair, répondit la chromotisme d'un ton poli, mais hautain. Reste à savoir s'il convient que vos compagnons entendent ce que j'ai à dire.

Le prince se leva et suivit la magicienne dans le coin indiqué.

Là, à voix basse, elle lui murmura à l'oreille quelques mots que personne ne put entendre.

Quand il rejoignit sa place, le jeune homme était si pâle, si bouleversé que pas un de ses camarades n'eut envie de lui demander le secret que lui avait révélé la mystérieuse Andalouse.

Il sortit bientôt sans mot dire.

Or, ce qu'avait annoncé la bohémienne et ce que le prince écrivit sous pli cacheté qu'il confia à son ami Herbedred, c'était ceci:

"Tu auras un trône et tu changeras de nom, mais sans changer de langue."

On se rappellera que le prince Carl de Danemark, aujourd'hui roi de Norvège (pays où on parle la même langue qu'en Danemark) ne pouvait songer à régner que si son frère aîné, Christian, fils aîné et héritier direct du roi actuel de Danemark, venait à mourir avant lui.

Pendant longtemps le prince Carl fut horriblement inquiet chaque fois que son frère, qu'il aimait tendrement, était malade. Le mariage du prince Christian, la naissance de deux garçons le rassurèrent tout à fait.

—La devineresse de Malaga n'était pas incide, dit-il joyeusement à Herbedred, en lui réclamant le pli, qu'il brûla.

Cinq ans plus tard, le 13 novembre 1905, le prince Carl de Danemark, devenu Haakon VII, et changeant de nom sans changer de langue, monta sur le trône de Norvège.

Mots de Souverains.

Un jour la duchesse d'Argyll demanda aux souverains et aux grands de ce monde: —De qui ou de quoi êtes-vous envieux?

Une réponse particulièrement jolie lui vint de cette gracieuse reine Maud de Norvège, alors simplement princesse de Danemark, que Paris vient de fêter: —"Quand je peux faire mon tour à bicyclette, me vouer entièrement à mon cheu moi et à mes devoirs, je m'envie personne; mais quand je dois être Altessse Royale, j'envie le sort de tout le monde!"

L'empereur François-Joseph avait répondu dans le même esprit, et d'un ton dont on appréciera l'amère saveur de désenchantement: —"J'envie le sort de quiconque n'est pas empereur!"

Un autre souverain disait ceci: —"Il n'y a qu'un homme dont je ne suis pas jaloux: celui qui n'aime pas sa patrie!"

TRAIT DE SAGESSE.

On annonce la mort à Genève d'un nommé Jean Brun, âgé de cent deux ans.

Le jour de son centenaire il avait donné un dîner au cours duquel il déclara: —"Je n'ai jamais pris de médicaments et jamais consulté un médecin. J'ai bu et fumé toute ma vie, et à l'exception de ma mère, je n'ai jamais embrassé une femme. Je crois être l'homme le plus heureux du monde!"

L'export naval français à la conférence de La Haye.

Paris, 11 juin — Le capitaine Lacaze a été choisi par le gouvernement français en qualité d'expert naval à la Conférence de Paix de La Haye.

USAGES PARLEMENTAIRES.

Un incident extrêmement comique a égayé la dernière séance de la Chambre des Communes. Imprévu et pittoresque, il vient de montrer une fois de plus que les antiques usages quelque bizarres qu'ils puissent paraître aux générations nouvelles, contiennent à avoir force de loi en Angleterre.

On sait qu'une des plus anciennes coutumes du Parlement anglais exige que le député qui veut poser une question au "speaker" soulève son chapeau. Celui-ci lui répond d'un signe de tête. Le député, à qui ce signe veut dire qu'il peut parler, se découvre et pose la question ou développe sa motion s'il s'est déjà fait inscrire.

Mais pour soulever son chapeau, il faut en avoir un. Or, à la dernière séance des Communes, l'honorable M. Rawlinson, qui ne s'attendait nullement à intervenir dans le débat, avait laissé le sien à la buvette. Comment, tête nue, faire signe, selon les règles, au "speaker"? Le député avait pour plus proche voisin un membre du parti ouvrier. La pensée lui vint d'emprunter à ce dernier son chapeau. Mais ce chapeau était un feutre énorme et d'une fantaisie telle, que l'honorable M. Rawlinson recula à l'idée du spectacle qu'il allait offrir à l'assemblée, ainsi convert. Il sentait sa situation devenir de plus en plus critique, se désespérant, s'irritant, car l'interpellation allait lui échapper, lorsqu'un obligé collègue, voyant de loin son embarras, accourut à son secours, et renvoya hautement la main à M. Rawlinson s'en saisit avec joie, remercia avec effusion, et se tourna en tête vers le "speaker", s'en couvrit d'un geste aussi satisfait que violent. Mais, ô surprise! la haute forme était de dimension trop vaste pour l'honorable député, dont la tête disparut aussitôt jusqu'aux oreilles. Ce fut une hilarité générale sur les bancs de l'opposition, comme sur ceux du gouvernement, gaieté qui cependant ne fit pas perdre la tête —c'est le cas de le dire— à M. Rawlinson. Car s'étant décoiffé avec énergie, il maintint le chapeau avec sa main à fleur de tête et posa délibérément la question.

Pareille aventure arriva, paraît-il, à une quelconque vingt ans, à M. Gladstone. A lui le chapeau, trop petit, dansait sur la tête. L'hilarité fut aussi vive. Mais, comme le député d'hier, il ne se déconcerta pas pour si peu et, possesseur enfin du couvre-chef obligatoire, il posa, lui aussi, sa question.

Prendre part à une assemblée délibérante le chapeau sur la tête, paraît, aux Français, de la dernière inconvenance. Les Anglais sont ainsi, ne gardant pas moins une politesse extrême dans les formes à d'autres points de vue.

—A la Chambre des Communes, ils sont tous grands d'Espagne! disait naguère un humoriste.

Avec cette différence, qu'ils se découvrent pour parler. Convertis, ils sont réduits au silence. En traduisant pour l'Assemblée nationale un précis des règlements et usages de la Chambre des Communes, Mirabeau offrait à la France et par suite à l'Europe le seul principe du régime parlementaire. Chaque peuple a appliqué ce principe selon ses idées, ses mœurs, ses aspirations et surtout l'éducation de la race. Le régime s'est développé en France des façons diverses que l'on sait. En Angleterre il

a fort peu changé, surtout dans les usages, qui semblent aujourd'hui, par certains détails, d'un autre âge.

Le respect de la tradition est tel chez les Anglais qu'aucune modification, aucun agrandissement n'a été tenté dans l'édifice historique où siège le Parlement depuis des siècles. La salle des Communes contient à peine deux cents sièges pour plus de six cents députés. Contrairement à ce qui se produit en France, où les députés ont chacun leur place, les membres du Parlement qui veulent assister à une séance, doivent venir retenir leur place avant l'ouverture des débats. Ils la marquent avec leur chapeau, leur canne ou leur dossier. Cette petite opération a généralement lieu pendant que, le "speaker" installé, le chapelain de la Chambre, revêtu de son surplis, lit les prières quotidiennes. Le député peut même glisser sa carte de visite au dossier du siège choisi, dans le petit cadre de cuivre, qui est pratiqué à cet effet. Mais il ne peut le faire qu'une fois les prières dites. Alors la place est à lui et lui appartient pendant toute la séance, même si, celle-ci se prolongeant dans la nuit, le député s'absente.

Les membres arrivés en retard ou qui ont négligé de prendre cette précaution restent debout. Deux galeries latérales leur sont réservées, d'où ils assistent à la séance, pareils à de simples spectateurs.

Tels différents est la Chambre des Lords. Chacun a ici son siège et ce siège est situé d'après le rang de celui qui l'occupe. Les ducs ont leur banc, ayant droit de préséance sur les marquis. Puis viennent les comtes, les vicomtes, les évêques et les barons. Comme à la Chambre des Communes, le gouvernement et les membres de la majorité siègent à droite et les membres de l'opposition à gauche. Les prières, dites à la Chambre basse par un chapelain, sont dites ici par un des jeunes évêques membres de la Chambre haute. Cependant ces prières, qui ouvrent les séances aux Communes, ont aux Lords un caractère plus particulier. Elles sont dites en très petit comité en présence du grand chancelier, qui est porteur de la Chambre haute ou qu'est le "speaker" pour les Communes, c'est-à-dire son président. Comme celui-ci, il porte la peruke Louis XIV. Mais tandis que le "speaker" est tout vêtu de noir, robe et bas de soie, le haut chancelier porte, lui, la robe rouge et le manteau d'hermine. Et c'est pour l'un et pour l'autre, au milieu d'une assemblée où le vêtement moderne met sa note si peu décorative, un hommage à la tradition. L'autorité, représentée par les deux présidents, reste revêtu de l'antique costume officiel.

Dependant, à y regarder de près, l'exigence de la Chambre des Communes offrant le tiers des sièges que nécessite le nombre des députés, cette exigence à son avantage dans un pareil système parlementaire, où les séances se poursuivent généralement jusqu'à une heure très avancée de la nuit. La Chambre ne paraît jamais vide! C'est un va-et-vient continuel. Les députés se succèdent les uns aux autres. D'anciens assistent à la séance du soir, d'autres à la séance de nuit.

—Allez vous aux Communes?

—J'en viens.

—Et ce sont deux députés qui parlent ainsi. D'anciens, venus l'après-midi en redingote, y paraissent la nuit en habit, une fleur à la boutonnière, au sortir d'une réception ou d'une représentation à Covent Garden. Et rien de plus curieux, de plus pittoresque, de plus vraiment particulier que l'aspect des Communes les soirs de vote où les "whips", les députés rabatteurs, courent un peu partout pour ramener des collègues, le gouverneur n'est sentant en minorité. C'est une invasion de clubs, de dilettantes, de mondains, de soupeurs, qui, arrachés à une soirée de farniente ou de plaisir, viennent raffermir, par leur vote, un ministère surpris à l'improviste. Spectacle parfois très divertissant et qui prête, lui aussi, à rire, comme vient de le faire M. Rawlinson avec son malencontreux chapeau.

La politique à ses galetés.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Les tours qu'exécutent les cataclysmes de Miss Orbsary, les gymnastes Kremka, les musiciens Goldman et les jongleurs Pelot amusent énormément la foule qui se rend à West End.

Le concert est toujours composé de morceaux choisis et les vues animées du kinodrome sont très intéressantes.

WHITE CITY.

Le succès de "The French Maid", une comédie musicale très amusante, a été aussi grand hier soir qu'à la première représentation. Cette pièce est excellemment jouée par les artistes de la troupe Olympia, d'autant mieux que la distribution des rôles est parfaite.

Le concert et les autres divertissements sont très goûtés du public.

Ouagan dans le Kentucky.

Catlettsburg, Ky., 11 juin — Un violent ouagan s'est abattu hier soir sur cette ville, causant des dommages considérables. Plusieurs maisons ont été détruites. Le steamer "Cando" a fait naufrage sur l'Ohio. Son équipage a été sauvé.

Nègre tué par un blanc.

Montgomery, Ala., 11 juin — C. Davis, un blanc, a tué ce matin le nègre Columbus Matthews, à temps pour sauver sa propre vie. Le nègre tenait Davis en joue avec un fusil de chasse et se préparait à presser la détente lorsque trois balles bien dirigées vinrent l'attendre roide mort.

Un frère de Matthews qui avait tué sa femme ces jours derniers, a été arrêté ce matin par la police de Troy.

Départ du général Kuroki.

Seattle, Wash., 11 juin — Le général Kuroki a passé sa dernière journée aux Etats-Unis à visiter la ville de Seattle et les environs. Il a offert un déjeuner ce matin aux principaux membres de la colonie japonaise et dans l'après-midi s'est rendu chez le juge Thomas Burke où une réception était donnée en son honneur.

Le général Kuroki s'embarquera ce soir sur le vapeur "Kaga" qui partira vers dix heures pour l'Extrême-Orient.

Le général s'est déclaré enchanté de son séjour aux Etats-Unis.

Deux dollars d'amende.

M. Kline, propriétaire d'un magasin situé rue de Chartres près de la rue du Canal, est inscrit sur la liste des jurés de la cour civile. Il ne s'est pas présenté hier matin et le juge Sommerville l'a envoyé chercher par un député-shérif pour le condamner à \$2 d'amende.

Départ prochain du vapeur "Il Piemonte".

Le vapeur italien "Il Piemonte", qui est arrivé récemment avec environ 500 immigrants, quitte le port dimanche à 8 heures d'après-midi.

Il est probable qu'il ne remènera pas plus d'une demi douzaine de passagers qu'il a amenés d'Italie.

Exercices de fin d'année.

Nous voici à l'époque où toutes nos maisons d'éducation ferment leurs portes pour donner à leurs élèves et à leurs professeurs deux mois de vacances, époque bénie entre toutes.

Mais la fermeture de ces portes ne se fait pas banalement; bien au contraire, elle est entourée d'un vif éclat. Elle fait maître pour les élèves une occasion excellente de briller en public, de mettre en valeur leurs talents divers; elle vaut aux papas et aux mamans des émotions d'un charme bien grand; pas de symphonie plus caressante que celle des braves à l'adresse d'êtres aimés; douce, aimable faiblesse!

Les exercices du Couvent des Ursulines, les cent quatre-vingt-cinq du genre, auront lieu le 22 juin, à 9 heures du matin; et ceux du Collège St-Aloysius le 24, à 8 heures du soir, au théâtre Tulane.

On sait de quels soins entourent l'une et l'autre de ces institutions les fêtes qu'elles donnent chaque année à la clôture de leurs cours; on sait aussi que ces fêtes sont très attendues; que les invitations en sont très recherchées.

HOTEL DE VILLE.

Le comité de finance du conseil municipal s'est réuni hier matin pour ouvrir des discussions et discuter divers ordonnances. A leur étonnement les membres du comité ont découvert qu'aucune soumission n'avait été présentée pour le pavage en asphalté des rues Short et North Prieur, ni pour les travaux d'excavation dans ces rues, ni pour le pavage en schilling-grades des trottoirs de la rue Broadway, entre les avenues Lake et St-Charles.

La raison de cette abstention est, paraît-il, que les entrepreneurs doivent attendre trop longtemps pour obtenir leur argent. C'est cependant les propriétaires qui doivent payer pour le pavage de la rue Broadway.

La Concrete Construction Company a fait une soumission pour le pavage de la rue Myrman, de Julia à Canal, et elle a été référée à l'ingénieur de la ville.

L'ingénieur Hardee a recommandé le rejet des soumissions de cette compagnie pour les travaux souterrains dans les rues Commune et Gravier, à cause de quelques demandes excessives.

Le comité a approuvé une ordonnance permettant à l'avocat de la ville de tirer sur le trésorier lorsque de l'argent est immédiatement nécessaire.

A la Cour Fédérale.

Deux matelots anglais, David Donaldson et David Williams, avaient été arrêtés dimanche soir par l'inspecteur des douanes Jones, au moment où ils quittaient le vapeur Wayfarer, l'un portant un paquet contenant une vieille couverture. Ils passeront la nuit et la journée du dimanche en prison, sans manger, et hier le commissaire des Etats-Unis Chiappella les a promptement acquittés, les deux matelots n'ayant nullement eu l'intention de se livrer à la contrebande.

Ernest Héron, commissaire d'un vapeur français, a plaidé coupable d'avoir entré une petite quantité de cigares sans payer les droits, déclarant qu'en agissant ainsi son intention n'était certainement pas de frauder. Le juge Saunders l'a condamné à \$50 d'amende.

Silas Ingraham récemment accusé par le grand jury fédéral d'avoir entré en contrebande plusieurs douzaines de couteaux et de fourchettes, a comparu accompagné d'un avocat, Thos Hunt, devant le juge Sanders. Il a plaidé non coupable et a été mis en liberté sous caution. Ses procès s'ouvrira l'automne prochain.

Départ prochain du vapeur "Il Piemonte".

Le vapeur italien "Il Piemonte", qui est arrivé récemment avec environ 500 immigrants, quitte le port dimanche à 8 heures d'après-midi.

Il est probable qu'il ne remènera pas plus d'une demi douzaine de passagers qu'il a amenés d'Italie.

Feuilleton

DE

Abaille de la N. O.

No. 4. Commencé le 8 juin 1907

LES

CRIMES D'UN HÉROS

PAR

THEODORE CAHU

PREMIÈRE PARTIE

II

UNE ENFANT ÉNERGIQUE.

(Suite.)

—Non, chéri, n'y va pas, ne l'expose pas à un refus qui lui ferait de la peine. Souvent déjà

tu as demandé à ton père... Il te donne si peu que cela ressemble à une aumône... Non chéri, n'y va pas... Ah! si j'en avais, moi, de l'argent!

—Je puis essayer. De vive voix on s'expliquera mieux que par lettre.

—Non, je t'assure... Il est préférable de ne rien lui demander.

Pais, quand elle le vit insister au point où elle le voulait, elle se rangea complètement à son avis.

—Après tout, conclut-elle, tu as raison. Ton père est immensément riche. Cent mille francs pour lui sont une goutte d'eau. S'il te refuse, au lieu de supplier, montre-lui simplement à quelle situation il te réduit, toi l'unique descendant des ducs de Châteaubourg. Il faut bien que tu tiennes ton rang. Tu n'as rien d'y obligé.

Hermann partit donc pour essayer d'attendrir encore une fois la générosité paternelle. Il n'avait pas revu son père depuis deux ans. Ses lettres même avaient été rares et chacune contenait une demande d'argent.

On sait comment se termina ce voyage et ce qui se passa dans ce vieux château de Lorraine où Hermann laissa son père étendu sur le parquet après l'avoir étranglé.

Il est nécessaire maintenant de connaître les événements qui ont précédé et motivé ce dernier

drame entre le père et le fils. C'est ce que nous allons raconter.

IV

UN VIEUX SERVITEUR

Pour se rendre à Champignoulles, un château de son père, le comte Hermann avait pris le rapide qui part de Paris à huit heures moins le quart et arrive à Nancy vers une heure de l'après-midi.

Ce train ne s'arrêtant pas à la petite station, il lui fallut prolonger son voyage jusqu'à la capitale de la Lorraine. Hermann devait déjeuner et gagner ensuite le château en voiture.

Il avait fait précéder son arrivée d'une lettre soumise, dans laquelle il manifestait ses regrets de son existence passée et promettait de vivre désormais selon les lois de la plus scrupuleuse moralité.

En écrivant cette lettre, il se disait: —Mon père sera heureux de mon repentir sincère, mon retour au château lui fera plaisir et il se rendra à mon égard de moi afin de m'embrasser plus tôt.

Et cette pensée lui venait à l'esprit: même, il en souriait. —Ce sera le retour de l'enfant prodige.

En vérité il y avait bien peu de cela dans la rentrée du comte Hermann au château de son père.

re. L'enfant prodige n'était revenu qu'avec de bonnes, d'honnêtes résolutions. Le comte, au contraire, ne se faisait un peu meilleur que pour obtenir de l'argent.

Sa déception fut grande lorsque le train s'arrêta à la gare et qu'il ne vit pas son père. Son caractère irritable, prompt à se surexciter sans motif, garda de cette déconvenue une impression fâcheuse qui changea radicalement ses bonnes dispositions.

Tandis qu'il appelait un homme de service pour lui porter ses bagages, un domestique, revêtu d'une livrée bien de roi à galons d'argent, coiffé d'une casquette blanche de forme russe s'approcha et se découvrit respectueusement en disant: —Monsieur le comte!

Hermann qui ne l'avait pas aperçu se retourna. —Tiens, c'est toi, mon brave Denis, répondit-il, tandis que la mélancolie de son visage s'éclaircit d'un léger sourire, je suis heureux de te revoir.

—Monsieur le comte est bien bon. Moi aussi, je suis heureux de revoir Monsieur le comte.

Hermann tendit la main. —Donne-moi la main, Denis. Le domestique obéit et les deux hommes se serrèrent les mains.

—Tu es venu avec la voiture? —Oui, monsieur le comte. —Nous allons partir tout de suite.

—Assis-tu que monsieur le comte voudra.

—Je vois que tu es en bonne santé.

—Monsieur le comte est bien bon.

—Ta ne vieillies pas.

—On fait ce qu'on peut... je me défends.

Denis, le plus vieux serviteur du château, était ce qu'on appelle un membre de famille. On n'avait jamais vu le duc de Châteaubourg sans Denis et Denis sans le duc de Châteaubourg.

Il avait suivi son maître partout. Il était devenu malgré ses manières lourdes et son parler lent le confident de tous les jours et l'homme de confiance. Il payait les fournisseurs sans même en référer au duc, puis il présentait les comptes que son maître examinait bien rarement.

Excellent écuyer, Denis avait été le professeur d'équitation de tous les fils du duc. Jadis il était chargé de leur surveillance au château, pendant les récréations accordées par le précepteur.

Il avait donc son franc parler et son maître l'avait envoyé en avant à la rencontre d'Hermann, afin de lui faire un sermon amical et de le préparer à bien recevoir les explications paternelles.

—Alors pourquoi n'est-il pas venu au-devant de moi?

—Monsieur le duc n'est plus très jeune; il se fatigue. Il a besoin de ménagements... Mais il va être bien heureux de vous revoir, depuis si longtemps que vous n'êtes venu au château.

—C'est un reproche, mon vieux Denis, fit le comte avec un léger sourire.

—Oh! je ne me permettrai pas, mais vous devenez rare, monsieur Hermann.

Le comte eut un geste qui signifiait: —Que veux-tu? Ce n'est pas de ma faute. Je n'ai pas pu venir.

Il montèrent en voiture, le comte s'installant et prenant les rênes pendant que Denis tenait le cheval par la bride.

—Il trotte toujours bien, Fantasio? demanda Hermann en désignant le cheval qu'il reconnaissait.

—Mieux que jamais. Il l'aime pas se laisser dépasser par d'autres. Il a beau vieillir, il est toujours aussi vigoureux. Il n'aime pas le foet.

Il partirent. Il y eut un instant de silence, puis Denis reprit: —Monsieur le duc voudrait vous avoir plus souvent au château... Et puis, il y a aussi Mlle Fernande qui aurait été si heureuse de vous voir.

—Alors pourquoi n'est-il pas venu au-devant de moi?

—Monsieur le duc n'est plus très jeune; il se fatigue. Il a besoin de ménagements... Mais il va être bien heureux de vous revoir, depuis si longtemps que vous n'êtes venu au château.